

Sollers contre le terrorisme

Jean-Marc Beausoleil

Numéro 154, été 2017

Mais l'ennui nous prend parfois par surprise, comme une mélancolie, le retour de cet antique amour du réel

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85879ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beausoleil, J.-M. (2017). Sollers contre le terrorisme. *Moebius*, (154), 35–40.

SOLLERS CONTRE LE TERRORISME

Jean-Marc Beausoleil

Je trouve chez Philippe Sollers le même plaisir que j'avais, enfant, à lire *Pif Gadget*. Il y a d'abord cette répétition régulière, l'éternel retour du même, le similaire qui n'est pas identique. Comme *Pif* paraissait toutes les semaines, Sollers publie tous les ans. Son ingéniosité verbale tient lieu du gadget, épatante bricole de plastique qui faisait mon bonheur – je me souviens surtout du fusil lance-boomerang qui – surprise! – fonctionnait, mais s'avéra si fragile qu'il se brisa au bout d'un seul après-midi d'une utilisation, il faut le dire, intensive. Sans aucun doute, j'ai joui, au fil des années à lire la prose musicale et rythmée de l'écrivain au fume-cigarette, d'un plaisir similaire à celui que me procurait le boomerang quand... il revenait pour de vrai! Mélange d'étonnement et de satisfaction qu'on éprouve à voir un magicien répéter le même merveilleux truc.

Le bonheur de lire Sollers s'apparente aussi à celui de lire les aventures de Doc Justice, l'un des personnages les plus marquants de l'écurie de *Pif*. Médecin sans frontière, troisième dan en jiu-jitsu, Doc Justice, toutes les semaines, soignait les populations négligées du tiers-monde et

cassait la gueule aux méchants qui les exploitaient. Un héros 100 % français de France. De même, dans tous ses livres, Sollers défend la grande culture et tabasse les ignares qui n’y comprennent rien.

Il ne saurait être question, ici, de caricaturer un écrivain qui s’y prêterait si bien, lui qui insiste toujours sur les mêmes traits. Sollers est vraiment formidable. Il a développé, au cours de plusieurs dizaines de romans et d’essais (les uns étant parfois difficiles à distinguer des autres, ce qui fait partie du charme), une éthique du lecteur, un existentialisme de l’esthète qui, s’ils font parfois grincer des dents, tiennent la route. En gros, ce qu’il nous dit, c’est que le monde est foutu – plein d’horreurs, de violences et d’injustices, sans parler des innombrables minables dignes de mépris qui le peuplent –, mais qu’il y a moyen de trouver le bonheur en se plongeant dans la lecture et l’écriture, d’une très athlétique manière si on se fie à son exemple, dans l’admiration des grandes œuvres, dans la fouille des archives historiques et artistiques, dans l’écoute de la musique (chez lui, particulièrement Mozart et Bach, mais chacun ses goûts – moi, je suggère Jelly Roll Morton).

Pour reprendre un de ses premiers titres, l’ensemble de ses livres constitue la *Théorie des exceptions*. Dans l’horreur ambiante, il est possible, pour reprendre un autre titre, de trouver *L’éclaircie* en devenant – encore un titre – *Les voyageurs du temps*. En effet, une bonne partie de la démarche de Sollers réside dans la découverte de pépites encyclopédiques et dans la mise en valeur de ces exceptions au marasme universel. Il mélange dans ses ouvrages des anecdotes croustillantes de la vie des artistes qu’il admire, des citations d’œuvres qu’il apprécie, des commentaires sur ce qu’on pourrait appeler *l’air du temps*. Il

compose ainsi un gigantesque collage qui tient à la fois de la biographie, de l'autobiographie et de l'essai critique.

Qu'on pense à ce gros livre composé de courts textes qu'est *La guerre du goût*, un de ses plus réussis, où il parle de ses plus grands amours, ceux dont les œuvres lui permettent non seulement de survivre au chaos ambiant, mais de trouver le bonheur malgré tout. Il explore ainsi Proust, Céline, Fitzgerald, Morand, Rimbaud, Warhol et compagnie. Suivront *Éloge de l'infini* et *Discours parfaits*, deux autres tomes composés eux aussi de courts textes critiques qui méritent qu'on s'y attaque – arche de Noé d'une certaine culture, où Sollers recueille les pépites de bonheur artistiques qui lui permettent de continuer sa route malgré tout, dans le déluge de la médiocrité.

Bien sûr, l'écoute d'une sonate de Mozart ne nous libérera pas de nos malheurs à jamais, mais la démarche artistique de Sollers se révèle si titanesque au fil des années qu'elle finit par convaincre. On peut concevoir son œuvre comme une sorte d'encyclopédie pop art de la culture dans laquelle il témoigne, à sa manière de dandy incorrigible et parfois irritant, de la joie de la vie de l'esprit, du bonheur de penser.

Le XXI^e siècle sera dix-huitiémiste ou ne sera pas, écrit-il. Point d'orgue pour cet amoureux des Lumières, mise en abyme dans l'œuvre sollersienne, sa biographie de Vivant Denon, intitulée *Le cavalier du Louvre*, raconte la trépidante aventure du fondateur du musée parisien, grand collectionneur d'œuvres d'art, porté lui aussi par le souffle encyclopédique et, en quelque sorte, figure tutélaire de toute l'œuvre de Sollers.

*
* *
*

Côté roman, les mieux réussis sont probablement *Femmes* et *La fête à Venise*. *Femmes* est son livre le plus drôle. J'en lis parfois l'incipit à mes étudiants, leur demandant ce que ça veut dire: «Le monde appartient aux femmes. C'est-à-dire à la mort. Là-dessus, tout le monde ment.» Il les laisse interloqués. Le second, *La fête à Venise*, met en scène un narrateur, l'*Homo Sollers* par excellence, qui prend part au trafic de tableaux, chante les mérites des impressionnistes, visite la correspondance de l'épouse de Monet. «Chacun fait ce qu'il peut avec la répression de son époque», peut-on y lire comme un leitmotiv qui revient de livre en livre. Monet, 68 ans, figure d'exception par excellence, peint trente-sept toiles lors de son séjour à la cité des Doges, travaillant de huit heures le matin à cinq heures de l'après-midi. Ce peintre séduit Sollers par sa vigueur, par son éternelle jeunesse, par la rapidité de son exécution et par sa touche qui n'est pas sans rappeler celle de l'écrivain lui-même, lorsqu'il est au meilleur de sa forme.

Évidemment, Sollers n'est pas toujours à la hauteur de ceux dont il commente les exploits. Il manque parfois de souffle, perché sur les épaules de géants comme Joyce ou Heidegger. Il publie de longs entretiens que des êtres visiblement transis d'admiration pour sa personne entreprennent avec lui. Il donne l'impression de vraiment beaucoup aimer s'entendre parler.

N'empêche, j'achève de lire son dernier, *Beauté*. Encore là, on retrouve la même pensée à l'œuvre dans *Complot* ou *L'éclaircie*: la beauté existe malgré l'horreur du monde. L'octogénaire parisien tient la route. «Rien de nouveau

sous le Sollers », a déjà plaisamment titré un critique du *Devoir...* Eh bien si, justement. Il parle, cette fois, pour la première fois, je crois bien, d'Aliénor d'Aquitaine, nouvelle pépite dans son tamis.

Et il a des propos étonnants au sujet des terroristes : « Que vous le vouliez ou non, ce sont des militants de la beauté que vous censurez. » Selon lui, c'est le manque de culture et la méconnaissance de la vraie beauté qui poussent des âmes perdues vers des solutions faciles, vers un absolu factice et vers des gestes d'une horreur sans nom. Eux aussi souffrent de la pourriture du monde. Seulement, ils prennent la mauvaise voie pour s'en sortir. Dans leur quête de sens et d'intensité, si les terroristes avaient croisé les toiles de Monet ou les textes de Fitzgerald, peut-être ne seraient-ils pas devenus des terroristes. Ils succombent à la règle générale de l'horreur parce qu'ils n'ont pas été assez nourris des exceptions de la beauté.

Cette façon de présenter les choses donne un coup dans les dents de ceux qui pensent que la culture n'est que de la tapisserie. Elle rend d'autant plus inquiétante la chute de popularité des programmes d'arts et lettres dans les cégeps. On retrouve ici, encore une fois, ce qui est son idée la plus forte, soit que la culture – la littérature, la musique, la peinture... – irradie d'une force spirituelle suffisante pour sauver la vie de qui sait s'y abreuver. Cette idée peut sembler un poncif, mais le mérite de Sollers est d'avoir su, dans plusieurs de ses livres, redonner souffle et vie à ce cliché. C'est toujours mieux que de voler un camion et de foncer dans une foule.

Enfin bref, si vous trouvez la vie parfois moche, voici un auteur qui vous rappelle que la beauté est partout, surtout à

la bibliothèque, dans une boîte de jazz ou au musée. Cessez de vous lamenter et allez voir Chagall, dirait Sollers, s'il vivait à Montréal. Et il aurait bien raison.